



Dans cet Echo...

Vie de l'association

Agenda des Rencontres p.2

Actions des Rencontres

- Courage et Liberté p.3
- Des nouvelles de ND-De-Sion p.4
- Ateliers Camus et *La Peste* p.5
- Rencontres Hammamétoises p.5

Prochainement

- Festival « *Camus avec Nous !* » p.6
- *Camus, l'humaniste* à Mallemort p.6
- Service National Universel p.7
- Table-ronde *Camus et l'Algérie* p.7
- Lire et partager Camus autrement,
Un par mois, émoi et moi ... p.8
- Rencontres Marseillaises p.9
- Publications des Rencontres p.9

Paroles

- Jean Daniel p.10
- De ce que nous sommes,
par Annelise Chevalier p.11
- Désastre – *Dans les ruelles les plus cachées de Venise*, Interview du poète
Francesco Giusti
par Alessandro Bresolin p.13
- Albert Camus, au nom de la liberté
par Raymond Krakovitch p.18
- Albert Camus et *La Peste* au temps
du Corona
par Lou Marin p.19

Lecture(S) p.23

- *Camus, des pays de liberté*,
Vincent Duclert, Stock 2020.
- *L'ABécédinaire de Albert Camus*,
Marilyn Maeso, L'Observatoire 2020.
- *Entre mes deux rives*,
Jacques Ferrandez, Mercure de France 2017.
- *Camus Entre Justice et Mère*,
José Lenzini - Laurent Gnoni, Soleil 2013.
- *Albert Camus, Du refus au consentement*
Jean-François Mattéi, PUF, 2011.
- *Albert Camus et l'Inde*
Sharad Chandra, Indigènes Editions, 2008.

Adhérer aux Rencontres p.26

Commander nos Actes p.27

Le mot du président

...



« Oui, Camus avait raison, il avait prévu qu'en cas d'épidémie il fallait confiner ! On a eu raison de le faire ! Ce qui s'est passé à Oran, c'est ce que nous avons vécu ! » Cela a souvent été entendu et lu au long des semaines éprouvantes que nous venons de subir – et maintenant encore – et *La Peste* a été un succès de librairie. Bon... Reprenons.

« Avait » : pourquoi un imparfait ? Camus savait pourquoi il écrivait son roman et nous, nous savons pourquoi Albert Camus a raison, et je ne parle pas du dernier confinement quand j'écris « a ». Continuons.

« Il avait prévu » : Camus n'a rien prévu, il a montré, proposé et dit, ce qui est bien différent et bien plus constructif, et nous met face à nous-mêmes et à notre responsabilité citoyenne. Si confinement (quel mot disgracieux et fermé) il y a dans *La Peste*, il s'agit d'abord d'un retour sur soi et en soi pour maîtriser le fléau, pour lutter contre toute peste et, cela va sans dire, de façon désintéressée. Les efforts de Rieux et ceux de Tarrou vont dans ce sens, et en cela ils sont exemplaires et les deux ont raison : qui veut peut, qui sait obtient. Pas de conflit d'intérêt. Pas de contradictions. Exemples qui doivent toujours être appliqués.

Camus s'est beaucoup documenté sur les pestes qui ont marqué l'Histoire, et ses lectures ont été faites dans les premières années de la seconde guerre mondiale. Ceci a son importance, car l'action du roman se passe durant cette guerre et Camus a précisé à Barthes que son roman montrait « la lutte de la résistance européenne contre le nazisme. » Est-ce à dire que *La Peste* est seulement un roman lié à l'histoire de la peste brune ? Ce serait en réduire la portée, humaine avant tout, à un tragique fait d'Histoire qui peut à tout moment resurgir. Lisons encore le roman.

Qui s'efforce de cacher la vérité aux habitants ? Eh oui, la communication de la réalité est entravée par les dysfonctionnements au sein d'une certaine administration et avec la complicité de certains journalistes aux ordres. Il ne faut pas inquiéter « l'opinion publique » certes, mais en toute circonstance l'opinion préfère la vérité au mensonge, elle est prête à la recevoir, même avec des inquiétudes qui de toute façon seront stimulantes vers le mieux.

Il me semble que la récente lecture de *La Peste* s'en est trop souvent tenu au récit et pas beaucoup à la leçon. L'année prochaine, souhaitons que *L'Homme révolté* ne subisse pas le même sort – les Rencontres Méditerranéennes seront vigilantes et déterminées à donner à ces deux livres la nécessité actuelle et intemporelle qui les irrigue.

J'oubliais. Dans le dernier paragraphe de son roman – j'en extrais volontairement quelques mots pour que chacun aille le relire –, Camus écrit que « le bacille de la peste ne meurt ni ne disparaît jamais » et qu'il peut à tout moment réapparaître et infecter une autre « cité heureuse. » Conseils qui devront toujours être présents à notre vigilance : le bacille ignore les combinaisons qui désagrègent perfidement nos sociétés, il se joue d'elles. Nous devons nous déconfiner au service de l'autre.

Jean-Louis Meunier

Rencontres ...

...en ligne !

Pour rester informé des actualités,

N'hésitez pas à vous inscrire sur www.rencontres-camus.com

et sur la page Facebook :

<https://facebook.com/RencontresMediterraneennesAlbertCamus/>



Conseil d'administration

Les comptes-rendus des réunions du Conseil d'administration sont envoyés à tout adhérent sur simple demande par courriel.

Nouveau bureau et conseil d'administration 2020-2023 : Alberte ASTAUD, Jacqueline BELLON, Jean-Pierre BENISTI, Nicole BERNARD (secrétaire), Florian BOUSCARLE (trésorier), Alessandro BRESOLIN, Lounès CHERIF (secrétaire-adjoint), Annelise CHEVALIER, Christian CHEVANDIER (vice-président), Léopold DIPOKO, Andrée FOSTY, Jean-Louis MEUNIER (président), Claudine MOIRENC, Franck PLANEILLE (vice-président) et Michèle STUBBE-ROBINET (trésorière-adjointe).

Lila BIDAUD et Martine RIMBAUD ont quitté le CA des Rencontres.

Nous les remercions vivement pour leur chaleureuse participation et l'ensemble de leurs contributions aux Rencontres.

L'Agenda des Rencontres



Exposition

Camus, Exposition Photographiques

1^{er} juin – 31 octobre 2020

Château de Lourmarin.

Festival

« **Camus avec Nous !** »

26 juin – 28 juin 2020

Sur France Culture

Table-Ronde

« **Albert Camus et l'Algérie** »

18 - 20 septembre 2020*

Salon du Carnet de voyage – Lourmarin

37^{es} Journées Internationales

3 - 4 octobre 2020

Espace Albert Camus – Lourmarin.

Conférences

« **Cycle Camus à la Librairie Prado-Paradis** » *

Automne 2020, dates non-définies

Librairie Prado-Paradis – Marseille 8^e.

Focus sur Camus

« **Albert Camus, l'humaniste** » *

Automne 2020

Médiathèque de Mallemort (13).

Soirées lectures

« **Un par mois, Emoi et moi** » : *L'Etranger*

Automne 2020 date non-définie – 18h30

Librairie Mémoire du Monde – Avignon

Plus d'informations sur www.rencontres-camus.com/agenda

* modifiable.

« Courage et Liberté »

Master class théâtre au lycée Paul Cézanne d'Aix-en-Provence

Ce mercredi 4 mars 2020, grâce à Chérif Lounès, secrétaire-adjoint des Rencontres Méditerranéennes, dans le cadre d'un atelier Master class, nous avons été accueillis par deux enseignantes de lettres du lycée Paul Cézanne à Aix-en-Provence : Françoise Besson et Camille Berthod.

Charline Porrone, comédienne et assistante de Thomas Jolly, et Rémy Dessenoix, comédien formateur, animaient cette classe de théâtre à laquelle participaient des lycéens attentifs et quelque peu émus.

Ainsi les scènes se sont enchaînées sur le thème d'*Arlequin poli par l'amour*, sous le regard bienveillant des deux comédiens qui n'ont pas hésité à prodiguer des conseils bien au-delà de la pièce, un chemin de vie.

Des questions ont ensuite été posées par les élèves aux deux acteurs, qui se sont empressés d'y répondre avec une bienveillance toute particulière.

L'amour pour vous, qu'est-ce que c'est ? Et quel rapport avec le théâtre ?

« Pourquoi le théâtre ? Par amour des mots, de l'humain. Il s'agit de faire partager des émotions, des choses intimes, sans se le dire. Pour Sacha Guitry, chaque représentation était *un rendez-vous galant avec mille personnes...* »



Pourquoi peut-on tomber amoureux de Thomas Jolly ?

« Il y a toute une équipe derrière Thomas Jolly, *moi c'est eux* a-t-il pour coutume de dire. Il s'agit d'une rencontre d'amitié, sur un plateau de théâtre, par une lecture. Thomas choisit ses acteurs pour ce qu'ils sont et aussi leur capacité de travail. Il s'agit de veiller à ce que le groupe fonctionne bien... »

En quoi l'amour est-il source ou non de liberté ?

« L'amour oui, mais à quel prix et jusqu'où ? Lorsqu'on tombe amoureux, des couples se forment, jusqu'où va-t-on et à quoi cela nous

amène-t-il ? L'amour se vit partout, dans le travail, avec des amis, en famille... »

Quelle serait votre devise aujourd'hui ?

« Ici et maintenant, courage et liberté, méditer aussi, cela se fait de plus en plus... »

Oui, il faut du courage pour être comédien. Tant vaut l'homme ou la femme, tant vaut le comédien ou la comédienne. Une bonne personne est forcément un bon comédien ou comédienne. Si je travaille à ce que je suis dans mon humanité, mon jeu d'acteur va grandir... »

Quels conseils donneriez-vous à des jeunes amoureux du théâtre ?

« Suivre son désir. Le travail, la curiosité. De tout. Tout peut vous nourrir, prendre, mais pas comme du bachotage. Le chemin sera semé d'embûches, mais ne cessez jamais d'apprendre. Ainsi de jeunes acteurs qui tentent le concours, échouent, pleurent. Continuez à travailler, il n'y a pas de voie royale. Si pendant un an vous n'avez plus d'école, lisez... Tout ce que vous lirez peut-être porteur, peut amener à un projet. Plus vous allez vous nourrir, plus vous allez nourrir votre jeu d'acteur. Ne vous coupez jamais du monde, restez ouvert aux gens, à tout ce qui se passe ... »

Comment surmonter nos doutes ?

« Le doute est lié à la foi. Dès qu'il y a une embûche, le doute arrive. Il est normal de douter, laissez-vous ce doute. Continuez à travailler. Vous être obsédé par l'émotion, une hyperémotivité, personne n'a le droit de vous juger.

Le travail fait tout.

Pendant trois-quatre ans, je n'avais plus envie de jouer... Je ne me suis pas arrêtée pour autant. Vivez.

La passion vient de la souffrance. On arrive au théâtre pour certaines raisons. Et on y reste.

Le talent, non, le travail oui. Racontez de nous à nous, comme vous raconteriez à des enfants. Et ne jamais oublier la pensée. Pourquoi le ton arrive, parce que l'on a une pensée. »

Les élèves se souviendront sans doute longtemps de ces échanges et ont beaucoup de chance d'avoir deux enseignantes particulièrement motivées.

A l'issue de notre après-midi, il est envisagé au titre de l'année scolaire 2020-2021 un travail sur Albert Camus. Soyons optimistes quant à la réalisation de ce beau projet, nous laisserons les enseignantes effectuer la rentrée qui espérons-le sera sereine. Et nous reprendrons ce fil interrompu...



Rencontres 2019 avec les élèves de 1eres du lycée ND-de-Sion, Marseille.

Alberte Astaud, Jacqueline Bellon, Chérif Lounès
© Photo Elèves de la Master class

"Le théâtre est un lieu de vérité. Oui, croyez-moi, pour vivre dans la vérité, jouez la comédie."
Albert Camus, *Pourquoi je fais du théâtre ?*

Des nouvelles du Lycée Notre-Dame de Sion de Marseille

En 2019, nous avons réalisé un projet autour de Camus avec les élèves de première de Madame Imbert, professeur de français au lycée Notre-Dame de Sion à Marseille, et nous les avons accueillis le 2 avril 2019 à Lourmarin pour une visite de village « *Sur les Pas de Camus* » et une rencontre-interview avec Catherine Camus. cf. *Echo des Rencontres n°16*.

A nouveau cette année, Madame Imbert a renouvelé l'expérience avec ses élèves de seconde et leur a présenté les documentaires de Joël Calmettes "Vivre avec Camus" et "L'entretien avec Jean Daniel" mis à disposition par les Rencontres.

Les élèves ont pu ainsi découvrir Albert Camus différemment. Ils ont manifesté un grand intérêt à ces projections.

A suivre...

Jacqueline Bellon © Photo J.Bellon 2019

Ateliers Camus et La Peste

Pour la deuxième année consécutive, l'Association d'insertion PIAF et les Rencontres Méditerranéennes Albert Camus ont organisé une animation autour de *Camus et La Peste* pour des bénéficiaires du RSA dans l'Espace Ressource Insertion de Sorgues (84).

Trois ateliers étaient prévus : les 5, 12, et 19 mars, de 13h30 à 16h30. Malheureusement, la troisième séance, n'a pu se tenir à cause des mesures sanitaires.

Après la présentation du livre - le contexte historique, les grands thèmes développés, les personnages - un parallèle a été fait entre cette chronique fictionnelle et le coronavirus : attitudes et réactions des personnages, ambiance...



Certains participants – plus nombreux que l'an dernier - ont choisi d'illustrer quelques passages du roman par des dessins, des collages... D'autres ont préféré sélectionner des articles de presse et les comparer à des extraits du roman. ... Piaf a offert à chaque participant un exemplaire du roman.



Une visite à Lourmarin sera programmée ultérieurement pour conclure cette aventure.

Michèle Stubbe-Robinet
© Photos Carol-Anne

Rencontre Franco-Hammametoise

« Camus et La Peste »

Profitant d'un court séjour en Tunisie, Michèle, membre du conseil d'administration des Rencontres Méditerranéennes, a réuni quelques Hammamétois pour leur parler de Camus et de *La Peste* le vendredi 27 décembre 2019.



Après un exposé de près de deux heures, les échanges furent nombreux, animés et constructifs. Plusieurs participants sont repartis avec l'envie de relire cette œuvre. Pierrette, vient de le faire, elle nous a livré, en vrac, ses émotions : « *Justesse des mots, des descriptions. Admirable étude des sentiments, et beaucoup de sensibilité.... Tout y est. Une prise de conscience extraordinaire pour cette actualité terrifiante...* »

Après cette première expérience, fort réussie, un deuxième rendez-vous à l'Espace culturel d'Hammamet autour de la correspondance Albert Camus/Maria Casarès était programmé pour le 13 avril. Malheureusement, les événements actuels, n'ont pas permis cette nouvelle rencontre.



Michèle Stubbe-Robinet
© Photos Océane Danjou

Festival « Camus avec Nous ! »

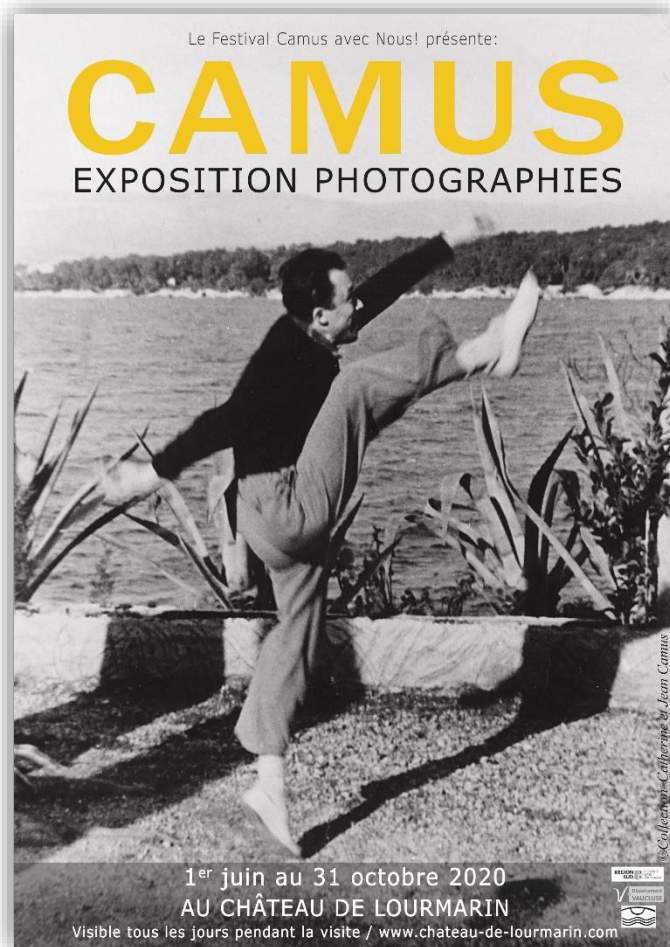
A l'occasion des soixante ans de la mort d'Albert Camus, en partenariat avec la Succession Albert Camus, les Rencontres Méditerranéennes Albert Camus avaient prévues de célébrer la vie et l'œuvre du Prix Nobel 1957 en organisant ce festival, une initiative soutenue par la Région PACA et le Département de Vaucluse.

Nous avons été contraints de réinventer cette première édition du festival *Camus avec Nous !* pour les raisons que nous connaissons.

Il sera finalement décliné sous forme radiophonique sur France Culture du 26 au 28 juin. Ainsi, l'ensemble du programme initialement prévu ne pourra pas se réaliser mais les lectures, les conférences, les tables-rondes, les présentations de documentaires auront bien lieu sur les ondes.

L'exposition de photos se tient actuellement et jusqu'au 31 octobre au Château de Lourmarin (sur le parcours de la visite).

Justine



« Camus l'humaniste » à Mallemort

Cet automne, les Rencontres Méditerranéennes seront partenaires avec la médiathèque de Mallemort (13) pour un focus sur : « *Albert Camus l'humaniste* »



C'est en se promenant à travers les dédales de rayons de livres que vous pourrez découvrir une exposition de photographies sur Albert Camus. En plus de l'exposition, plusieurs rendez-vous seront proposés : une rencontre avec Béatrice Vaillant autour de la correspondance Albert Camus/Maria Casarès, une lecture de *L'Étranger* par Agnès Petreau et Sabine Tamisier, mais également une projection du *Premier Homme*. *

Florian Bouscarle

* programme susceptible d'être modifié

Service National Universel

Les Rencontres Méditerranéennes Albert Camus accueillent actuellement Justine, une jeune lourmarinoise volontaire au Service National Universel.

Nous participons ainsi à la deuxième phase du SNU, en proposant une mission d'intérêt général à cette jeune adolescente de 16 ans. Les missions que nous lui avons confiées ont pour but de faire découvrir le milieu associatif culturel en répondant à des thèmes précis : Culture & Événementiel et Education & Citoyenneté.

Nous souhaitons en effet permettre à Justine de mieux s'approprier notre patrimoine culturel, économique et social local ; de découvrir les étapes de construction et d'élaboration de projets culturels et mais aussi de découvrir le fonctionnement d'une structure associative et les aspects juridiques associés (CA, réglementation, statuts, intérêt général, demande de subventions, gestion de réunions...). Cette expérience doit lui permettre de développer et d'optimiser des compétences et des connaissances à travers des actions concrètes.



QUELQUES ACTIONS CONCRETES CONFIEES AU VOLONTAIRE

- Participation active à l'élaboration d'une exposition sur Albert Camus (montage, demande de droits, choix et points de vue sur les supports proposés) ;
- Participation à la gestion financière et au secrétariat (découverte de logiciels informatiques, techniques et méthodologie d'écriture, participer à l'élaboration de comptes-rendus de conseils d'administration, de réunions...)
- Participation à la création et à la diffusion visuelle (création graphique et déploiement des supports visuels des actions menées, campagnes publicitaires...)
- Participation aux publications de la structure (contribuer et participer aux bulletins internes de l'association et à son édition, aux publications de la structure sur les réseaux sociaux, en ligne et sur le site)

- Rencontrer et échanger avec le public diversifié accueilli, notamment des personnes en difficultés sociales et professionnelles (bénéficiaires RSA / TIG) en co-intervenant sur des projets succincts.

Notre structure ne propose que des manifestations et activités culturelles gratuites pour tous, et depuis quelques temps déjà, nous travaillons avec un public en réinsertion sociale

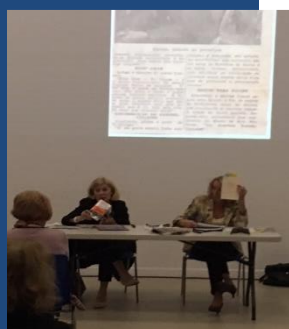
Permettre à un jeune de découvrir, de développer et d'acquérir une conscience bénévole et associative lui permet - et lui permettra ultérieurement - à davantage s'investir dans le monde associatif et de contribuer plus activement en faveur de l'intérêt général.

Florian Bouscarle

CAMUS ET L'ALGERIE

Les Rencontres répondent à l'appel d'une nouvelle association lourmarinoise qui organisent le prochain Salon des Carnets de Voyage du 18 au 20 septembre* à Lourmarin.

Nous y présenterons une table-ronde sur *Camus et l'Algérie*.



*dates à confirmer

Lire et partager Camus, autrement

« Albert Camus, Un par mois, émoi et moi... »

Nous proposons à une vingtaine de personnes de se retrouver tous les mois (ou mois et demi) dans la librairie La Mémoire du Monde, 36 Rue Carnot, à Avignon pour échanger autour d'un livre d'Albert Camus que chacun aura préalablement lu.

Au cours de chaque soirée conviviale, en toute simplicité, dans les locaux de la librairie, chacun est invité à restituer ce qu'il a ressenti à cette lecture, à livrer ses émotions, à commenter, avec ses mots, sans jugement de la part des autres, le tout pour croiser notre façon de rencontrer l'œuvre d'Albert Camus. Notre association est co-animatrice de ces soirées littéraires.

Après une première soirée fort réussie en décembre avec *La Peste*, la deuxième rencontre, le 24 janvier 2020, a été dédiée au *Premier Homme*. Encore plus de participants, toujours autant passionnés et dynamiques. Nous avons tout un programme en projet pour poursuivre cette belle aventure... puis le confinement est arrivé... La troisième soirée consacrée à *L'Étranger* programmée le 27 mars a été annulée. Elle sera organisée ultérieurement.

En accord avec nos amis libraires nous voulons poursuivre notre belle aventure. Afin de nous retrouver au mieux de notre forme et en toute sécurité, nous avons convenu de ne nous retrouver qu'à la rentrée en septembre ou octobre. Nous vous confirmerons la date exacte ultérieurement. Lors de cette reprise nous partagerons nos commentaires sur la lecture de *L'Étranger*.

D'ici là, nous vous invitons à découvrir ou relire d'autres œuvres d'Albert Camus : *La Chute*, *Les justes*, *Noces*, *L'Été*, *Journaux de voyage* ...

N'hésitez pas à consulter l'agenda des Rencontres sur www.rencontres-camus.com/agenda



Nous vous proposerons d'autres animations autour de Camus, vous pourrez aussi nous faire part de vos suggestions pour enrichir nos soirées. D'ici là, restez vigilants, bonnes lectures à vous tous.

Voir le beau site internet de la librairie La mémoire du Monde qui vous donnera envie d'aller sur place, d'échanger avec nos amis libraires, de faire des découvertes, d'acheter vos livres, de commander et ainsi de faire vivre ce magnifique lieu d'Avignon.

<https://www.lamemoiredumonde.fr>

Si vous souhaitez participer aux séances de lecture partagée "Camus, un par mois, Emoi et moi", il convient pour une bonne organisation, de vous faire connaître à l'avance en envoyant un mail à miguel.couralet@gmail.com ou à contact@rencontres-camus.com



Michèle Stubbe-Robinet & Miguel Couralet
© Photo F.Bouscarle

Rencontres Marseillaises

Les Rencontres Méditerranéennes Albert Camus construisent actuellement un projet de partenariat pour l'automne avec la Librairie Prado-Paradis, 19 Avenue de Mazargues, à Marseille.

Andrée Fosty, communiquera sur la Méditerranée dans la pensée et l'œuvre de Camus. Elle constitue une véritable patrie par la présence à la fois géographique, donc biographique, une présence charnelle liée à la réalité tactile des paysages, une présence constante au sein de sa mythologie personnelle.

En 1949, la littérature, le journalisme, le théâtre ont apporté à Camus une grande notoriété. Il est alors sollicité par la Direction générale des Relations culturelles pour aller en Amérique du Sud pour une tournée de conférences, il prend, ainsi, le relais d'autres hommes de lettres qui ont déjà consenti à cet exercice prestigieux. Durant ce voyage, Albert Camus tient un journal où il note ses impressions. Pour différentes raisons que Michèle Stubbe-Robinet et Florian Bouscarle évoqueront dans cette communication, ce voyage prend la forme d'un rendez-vous manqué. Peut-être pas tout à fait...

Enfin, Jean-Louis Meunier interviendra sur les *Lettres à un ami allemand*. Texte d'une grande importance dans l'œuvre d'Albert Camus : il opère la distinction entre les nazis et les Allemands et souligne l'importance de la culture allemande. Camus inscrit sa démarche dans une lignée de penseurs qui défendaient les mêmes idéaux que lui. La proposition de Camus peut aussi être lue dans notre contemporanéité, une lecture politiquement et humainement.

Jacqueline Bellon

Pour rester informé : www.rencontre-camus.com/agenda

Pour continuer de faire vivre nos libraires indépendants, rendez-vous en librairie : <https://www.librairiepradoparadis.fr/>



Publication des Rencontres

« *De l'ombre vers le Soleil : Albert Camus face à la violence* »,
Éd. des Offray – L'amour du présent.

« La violence appartient à la marche du monde, et Camus n'a cessé de la dénoncer, d'en faire prendre conscience et de s'engager pour qu'elle diminue, parce qu'elle est indigne de l'être humain et de l'Etat, qui en est souvent l'instigateur, et parce qu'il se voulait, se vivait non violent - ce qui est une forme de violence, mais sur soi, car la non-violence incline au respect, à la défense et à la réalisation de la justice, de la liberté et de la dignité de l'homme, au respect, également, de l'intégrité physique, la sienne et celle d'autrui.

Les communications présentées au cours des Journées des 4 et 5 octobre 2018 à Lourmarin ont précisé quelle était l'attitude de Camus face à la violence, elles ont permis une réflexion contemporaine sur la violence, notamment par les discussions qui ont suivi les exposés et les lectures de textes de Camus.

Une fois encore- et c'est très loin d'être la dernière - nous ne sommes pas allés chercher des réponses toutes faites dans l'œuvre de Camus, nous avons fait nôtres ces réponses, qu'il apportait en son temps et dans le contexte qui était le sien, pour nous aider à apporter, en notre temps et dans notre contexte, nos réponses personnelles et collectives. C'est délaissé ce qui aurait été intellectuellement immobile et contraire à l'engagement de Camus, pour, à son exemple et à sa suite, privilégier aujourd'hui le mouvement, juste, libre et digne. »

D'après l'avant-propos de Jean-Louis Meunier, Président des Rencontres Méditerranéennes Albert Camus.

Cet ouvrage est issu des 11 communications présentées lors des journées des 5 et 6 octobre 2018, organisées à l'Espace Albert Camus à Lourmarin (Vaucluse) par l'Association Rencontres Méditerranéennes Albert Camus :

Guy BASSET, Laurent BOVE, Remi LARUE, Françoise KLELTZ-DRAPEAU, Virginie LUPO, Philippe VANNEY, Marylin MAESO, Pierre-Olivier MONTEIL, Anne PROUTEAU, LOU MARIN et Heinz-Robert SCHLETTE.

« *Albert Camus, le cycle inachevé, le cycle de l'amour* »,
Éd. Des Offray – L'amour du présent.

Pour commander ces Actes rendez-vous sur
www.rencontres-camus.com/publications

DE L'OMBRE
VERS LE SOLEIL :
ALBERT CAMUS
FACE À LA VIOLENCE



ALBERT CAMUS
LE CYCLE INACHEVÉ
LE CYCLE DE L'AMOUR



Jean Daniel

Les Rencontres Méditerranéennes Albert Camus ont appris avec beaucoup d'émotion et une profonde tristesse la disparition de Jean Daniel.

Un peu plus jeune que Camus, il était comme lui, enfant d'Algérie.

Il nous fit l'honneur d'être parmi nous à Lourmarin en juillet 1994 pour recevoir le Prix Albert-Camus pour son ouvrage *L'Ami anglais*. Il figure au centre de cette photo souvenir. Il fut, de 1995 à 1997, président du Prix Albert-Camus, prix initié, mené et organisé par les Rencontres Méditerranéennes.

Nous étions sensibles à sa pensée. Il était un peu notre conscience et la mémoire vivante de son ami Albert Camus.

Nous lui rendrons plus longuement hommage lors des prochaines Journées d'octobre



Jean Daniel, nom de plume de Jean Daniel Bensaïd, onzième enfant d'une famille juive, naît le 21 juillet 1920 à Blida, petite ville située à une cinquantaine de kilomètres au sud d'Alger.

A quinze ans, en 1935, il lit le premier numéro de *Vendredi* avec les signatures prestigieuses d'Aragon, Breton, Gide, Malraux, Nizan, Guilloux...

Il fréquente un groupe de résistants qui contribue, le 8 novembre 1942, à la libération d'Alger. Il rejoint la deuxième division blindée du général Leclerc en 1943.

A l'issue de la guerre, il poursuit ses études de philosophie à la Sorbonne. A vingt-cinq ans, en 1946, Jean Daniel devient la plume du président du conseil Félix Gouin.

Il lit *Combat*, rencontre Albert Camus. Tous deux se découvrent de nombreux points communs.

En février 1947, interrompant la préparation de l'agrégation, il fonde avec Daniel Bernstein Caliban, une revue de vulgarisation intellectuelle, marquée à gauche, accueillante à toutes les sensibilités idéologiques. A la fin de chaque numéro, le texte intégral d'une œuvre méconnue ou oubliée est publié. Camus lui fait une suggestion : pourquoi ne pas publier *La Maison du peuple* de Louis Guilloux, dont la préface sera rédigée par Camus, à la demande de Jean Daniel.

En 1951, *Caliban* disparaît. Jean Daniel trouve un emploi de professeur à Oran au cours Descartes dirigé par André Benichou, un ami de Camus. Deux ans plus tard, toujours grâce à Camus, il intègre la Société générale de presse où il couvre les affaires coloniales.

Il rentre à *L'Express* en 1954. Premiers reportages en Algérie où la guerre prend pied.

En 1964, il fonde *Le Nouvel Observateur*, il en sera le directeur pendant quarante ans. Il devient l'un des meilleurs spécialistes du Proche-Orient.

Dans une interview accordée au *Monde* en 1995, Jean Daniel résumait ainsi sa pensée :

« Je partage aujourd'hui la position de Camus qui disait : *malgré elle et malgré moi, je mourrai à gauche...* » Il ajoutait : « *Il y a constamment une tension entre la volonté d'universalité, qui risque de porter à la dissolution de la nation dans le monde, et l'exigence de particularité, qui expose cette même nation au repli complaisant et stérile sur elle-même* »

Il s'éteint à Paris le 19 février 2020 à l'âge de 99 ans.

Andrée Fosty & Michèle Stubbe-Robinet

On notera également d'autres disparitions de personnes ayant côtoyé directement ou indirectement Camus, à savoir **Albert Memmi** – écrivain, sociologue – décédé le 22 mai dernier à Paris, presque centenaire. Né le 5 décembre 1920 à Tunis, il suit des études de philosophie à Alger. Parmi ses amis on compte André Belamich, André et Pierre Benichou... En 1953, Camus préface *La Statue de Sel* en soulignant l'originalité de ce récit autobiographique. **Pierre Bénichou**, journaliste, est décédé le 31 mars à Paris. Né à Oran le 1^{er} mars 1938, fils d'André Benichou, qui était professeur de philosophie. Les lois de Vichy, en 1941, avaient obligé ce dernier à quitter son poste. Il fonda alors son école privée, où enseigna Albert Camus.

De ce que nous sommes

par Annelise Chevalier

Les martinets viennent d'arriver et ils sifflent en tournoyant au-dessus de nos têtes, nous rappelant brutalement nos limites. Terrestres, géographiques, physiques, peu importe. Là-haut, il n'y a pas de frontières. Après plus d'un mois de privation d'aller et venir en toute liberté, c'est-à-dire où l'on veut, quand on veut, on se rend mieux compte du carcan dans lequel l'homme est enfermé. Prisonnier ? Pas toujours. Schopenhauer avait choisi de vivre seul et isolé. Tout comme Thoreau qui fit dans sa cabane perdue au fond des bois l'expérience de la solitude pendant près de deux ans. Ou Kant plus tard enfermé dans un quotidien d'une implacable routine.

L'angoisse de la liberté

Mais à bien y réfléchir, est-on vraiment certain que c'est la liberté qui nous manque ? La vraie, la dénudée, celle qui est sans but et sans objet ? Ce que l'on prend pour de la liberté, ne serait-ce pas, au fond, qu'une obéissance à ces instances génératrices de docilité que sont l'école, le travail, la communauté, le groupe d'amis ou même la famille ? Être soumis à un statut, une reconnaissance, une réputation, un rang, bref avoir cédé à la sécurité offerte par la société, est-ce une liberté ? Sans parler des contraintes de la détermination que sont les gènes, le milieu, l'environnement, l'époque...

Mais ce confort rassurant, l'homme en a besoin, qui vivrait sinon dans une angoisse perpétuelle et dont la gestion du temps serait complexe. Un usage totalement libre de son temps, de son corps et de sa vie engendrerait une angoisse plus grande que celle que l'on vit actuellement. Jean Grenier, le professeur de philosophie d'Albert Camus, en témoigne clairement dans ses *Entretiens sur le bon usage de la liberté* (Gallimard, 1948), avec cet homme qui lui a raconté « *qu'étant entré dans la gare de Milan d'où des trains partent dans toutes les directions de l'Europe par suite de la situation de la ville, il avait été pris d'une affreuse angoisse à la pensée qu'il pouvait aller aussi bien à Lyon qu'à Berlin, à Venise qu'à Marseille, à Vienne qu'à Constantinople.* » Détaché de toute contrainte sociale, cet homme « *libre comme Hamlet* » avait ressenti « *un sentiment d'angoisse qui était en même temps un sentiment d'ivresse, angoisse devant la multiplicité des termes proposés au choix, ivresse devant la puissance personnelle à déployer. (...) Le vertige qui saisit l'homme devant la multitude des possibles est donc fait à la fois d'angoisse et d'ivresse* » concluait l'auteur. Seules les limites, donc les contraintes, donneraient alors du sens et de la consistance à la liberté dont nous pensons manquer aujourd'hui. **Urbi et orbi**

A travers ce que nous expérimentons aujourd'hui malgré nous, on réalise ce qui nous manque à l'extérieur de notre espace confiné. Notre rapport au monde, aux autres, au temps et à l'espace s'est modifié. On s'est tous réfugiés quelque part, mais peu à peu l'ambiance de grandes vacances a laissé place à la conscience de l'importance du dehors.

Mais si ce temps particulier était l'occasion inespérée de prendre conscience de notre nature profonde, en fonction justement de ce qui nous affecte ? Un temps d'introspection, pour regarder à l'intérieur de soi, porter une vraie attention à ses sensations, ses émotions, sa résistance... A travers cet enfermement, un présent qui se répète, cyclique, dont la conscience du devenir est floue (quand, comment, où, pourrons-nous sortir ?), repenser aux activités dont nous sommes privées pourrait permettre d'évaluer les désirs dans notre existence (nous ne parlons pas des besoins). Car nos activités traduisent ce que nous sommes. Chacun peut découvrir son caractère à travers ses actes et ses désirs. Une multitude de désirs, des désirs sans fin, qui peuvent parfois être pesants, voire aliénants, et dont se débarrasser supprimerait la frustration. Mais peut-être sombrerions-nous alors dans l'ennui ? Car l'homme qui a réalisé ses désirs ou qui n'en a plus va se trouver confronté à l'ennui. En réduisant notre espace, on nous a inondé d'un temps que nous ne pouvons plus utiliser pour nos désirs. S'ennuyer, c'est voir le temps passer. Alors il faut tuer le temps et combler l'ennui.

Pour s'arracher de l'ennui et prendre de la distance vis-à-vis de ses désirs, Schopenhauer recommandait des activités libératrices, comme la contemplation esthétique, qui est sans finalité. Devenir « spectateur du monde ». Et qui dit absence de finalité dit... absurde !

C'est par un après-midi de janvier que Camus aperçoit le monde par l'embrasement d'une fenêtre d'Alger. Il est « *en face de l'envers du monde* ». Utilisant l'image platonicienne (*Carnets*, I, janvier 1936), il écrit : « *Prisonnier de la caverne, me voici seul en face de l'ombre du monde.* » « *Tout est écrit dans cette fenêtre* » ouverte sur l'extérieur, qui est la nôtre aujourd'hui. Lui ne parviendra pas à déchiffrer « *le secret du monde* ». Et nous, en tuant ainsi le temps et l'ennui, qui allons-nous trouver ?

Annelyse CHEVALIER
Vauvert, 27 avril 2020

Désastre – *Dans les ruelles les plus cachées de Venise*

Interview du poète Francesco Giusti – 14 novembre 2019

par Alessandro Bresolin

Le jour du désastre, le lendemain de l'inondation de la nuit entre le 12 et le 13 novembre, a été celui des experts et des faiseurs d'opinion. Une marée de lieux communs et de larmes de crocodile. Mais de même que la guerre est trop sérieuse pour la laisser aux généraux, de même Venise est trop importante pour la regarder s'effondrer dans le cancan médiatique qui tourne en rond en discutant des monuments abîmés, de l'aspect technique de la digue « Mose », des raisons pour lesquelles cette œuvre titanesque, symbole de corruption, n'a même pas été capable de s'activer. Une heure avant que la ville ne soit inondée, au conseil régional, le président de la région Veneto, Gianluca Zaia (Ligue), a refoulé des amendements destinés à contrer le changement climatique, convaincu qu'il fallait discuter du « drapeau de la région Veneto », pour hausser le niveau de la propagande en vue de la bataille politique qu'il conduit depuis longtemps en vue d'une autonomie régionale qui a tout d'une sécession, puisqu'il demande à l'État 23 compétences sur 25. De ces journées resteront aussi ces images d'une classe politique habituée à voir Venise comme sa machine à sous personnelle.

Mais pour beaucoup, Venise est encore chair vivante, une ville qui respire, et non figée dans la rhétorique nationale d'un pays décadent assis sur lui-même et sur sa « grande bellezza ». Je pense aux nombreux amis que j'ai en ville, à Francesco Giusti et à sa fragilité, à lui tremblant, qui peine à bouger et à la frayeur qu'il doit avoir ressentie. Si la vraie poésie est une marchandise rare, alors Francesco est une personne rare. Je l'appelle, et tout de suite il me dit dans cette langue vénitienne qui est la nôtre : « T'attends, bavardons un peu et puis on ira faire l'apéro avec les copains, mais viens avec les bottes en caoutchouc ! » Alors je prends le premier train régional et j'arrive à Venezia Santa Lucia au quai 17, depuis toujours mon point d'accès en ville. Une fois, en m'accompagnant à la gare, Francesco m'a dit : « A Venezia le *quai 17* est le moins touristique de tous, le plus territorial : d'un côté, il reliait le quartier populaire de Santa Marta aux usines de Porto Marghera, de l'autre il permettait aux campagnards d'entrer dans la ville, en un va-et-vient constant et populaire ».

Dans les rues mouillées l'atmosphère est spectrale. Peu de touristes errants, beaucoup de gens au travail, enragés et effarés, avec les bottes en caoutchouc et les pompes. En allant vers le Campo San Giacomo, je vois des groupes d'étudiants qui entassent sur les bords des canaux des piles de sachets noirs : livres gonflés, chaussures, décombres et objets de toutes sortes. Cette fois, il ne s'agissait pas d'une simple *acqua alta* ; on dit : « C'est la mer qui est entrée en ville, des vagues hautes frappaient les maisons comme si on était en haute mer ». Un monsieur soutient que les Vénitiens sont en voie d'extinction. Il y a deux ans le seuil, qui était aussi un seuil psychologique, était évalué à environ 54 000 habitants : « Mais j'ai un ami médecin, et les médecins de base ont fait une sorte de recensement en calculant le nombre de personnes assistées, puisque seules les personnes qui ont une assistance médicale sont de vrais résidents, et on est à peine 44 000 ! »

À Campo San Giacomo, je passe en face de l'Antico teatro anatomico de la vida où, il y a peu de temps encore, se trouvait l'un des espaces les plus occupés par les habitants du quartier que j'ai jamais vus : des cours pour enfants, des activités artistiques et culturelles, des fêtes de quartier, des laboratoires, des séminaires sur la manière de repenser la ville et de la vivre d'une façon participative. À *La Vida* tu pouvais voir les enfants courir et jouer entre les genoux des mères et des animateurs, tandis que, un peu plus loin, des personnalités comme Giorgio Agamben et Francesco Giusti menaient une discussion serrée. Je passe devant *La Vida*, désormais noire, vide, à l'abandon comme le reste du Campo, en attente de

devenir un énième hôtel, auberge ou restaurant. Je traverse le pont dell'Anatomia, et j'arrive chez Francesco. Il m'accueille dans sa chambre, où se trouvent aussi Elenio et Nicoletta, deux amis, préoccupés eux aussi par l'état de Francesco. On commence l'entretien, Nicoletta prend des photos. Classe 1952, Francesco est une figure historique de la scène alternative et créative de Venise. Il a à son actif une demi-douzaine de livres et il collabore activement à des revues du secteur. La sienne est une poésie qui suit les méandres de l'âme et qui creuse dans la sonorité des événements. Ses derniers travaux sont *Aicucù (Haïku avec le hoquet)* pour Ossidiana éditions et *Quand les ombres se détachent du mur* pour les éditions Quodlibet, avec une introduction de Agamben.

- Comment as-tu vécu cette nuit tragique du 12/13 novembre 2019 ?

- *Ça a été un exil dans l'exil. Dans le sens où j'étais enfermé à la maison et ne pouvais rien faire, on ne pouvait rien faire.*

- Tu as vécu aussi l'inondation du 1966, quelles différences tu trouves entre les deux événements ?

- *En 66 c'était une chose impressionnante mais lente, qu'on avait le temps de mâcher pendant qu'elle arrivait. Cette fois a été tellement violente et soudaine, que tu te sentais vraiment dépassé par quelque chose de beaucoup plus grand, incontrôlable. Si en 66, après le malheur de l'acqua grande, on pouvait penser à un avenir et à comment on pouvait l'éviter, cette fois-ci il n'y a pas cette possibilité de trouver un moyen de réfléchir au sauvetage de la ville et de ceux qui l'habitent.*

- Quel est ton état d'esprit aujourd'hui vis-à-vis de Venise ?

- *Je me sens exilé dans une ville que je ne sens plus mienne comme je pouvais la percevoir auparavant. Elle est assaillie par des troupes de touristes qui l'envahissent chaque jour, sans répit. Autrefois l'hiver était un moment de pause où la ville pouvait "décanter" toute la masse de touristes qui venait en été. Aujourd'hui il n'existe plus cette possibilité de renaissance, de respiration pour la ville, parce que c'est un continuum de gens. Ici où j'habite je l'appelle la Rue des Trolleys. Autrefois, il y avait un silence complet, on était bien, on pouvait n'entendre que les arbres dehors dans le petit jardin, bruissant avec le vent. Maintenant à cinq heures du matin on entend les touristes qui partent avec leurs trolleys, tum-tum-tum-tum, et puis à peine une demi-heure après, ceux qui viennent les remplacer dans les maisons devenues auberges, ou dépôts devenus auberges. Donc, après les faits de l'autre soir, je me sens deux fois exilé.*

- En venant ici j'ai trouvé à la fois beaucoup de solidarité et beaucoup de résignation.

- *Eh, résignation... résignation... les personnes consacrent toute leur vie à quelque chose, un travail, et se retrouvent en un instant sans plus rien, sans plus rien pour se relever et remettre en route une activité. Par exemple ici, dans la zone de San Giacomo dall'Orto, il y a beaucoup de jeunes qui ont ouvert des associations, des laboratoires, et ils ont tout perdu, comme une amie à moi, Vanessa, qui a fait l'académie et a ouvert un laboratoire de sérigraphie qui propose des stages, et travaille avec ça. En une heure tout est parti sous l'eau. Il y a un des derniers ateliers de typographie tout près d'ici, à Santa Maria Mater Domini, avec deux magnifiques Offsets très vieilles et encore en état de fonctionner, qui sont parties sous l'eau et pratiquement la seule chose qu'ils peuvent faire est de fermer, si des financements n'arrivent pas. Mais comment parler de financements, quand pour la barrière du Mose, depuis qu'ils l'ont commencée, ils ont dépensé 6 milliards d'euros, et ces 6 milliards ont été comme le champ où les politiciens sont allés*

pâturer pour arracher les pots-de-vin... On n'a même plus confiance pour demander des financements à l'État, comme ça devrait être. C'est-à-dire l'État, quand il observe les personnes et doit faire quelque chose pour elles, est une institution qui devient une entité abstraite par rapport à la réalité face à laquelle nous nous trouvons à combattre.

- Il y a une image, un détail, une situation qui t'a touché et qui peut symboliser ce que Venise est en train de vivre ?

- Les rats morts après l'acqua alta. Les Vénitiens qui meurent suffoqués, noyés dans l'acqua alta comme les rats. Rat-man. Les derniers des derniers. Désormais l'avenir ne m'apparaît plus comme auparavant, il me semble impossible d'arrêter cet effondrement de la ville sous des formes invasives d'assaut vis-à-vis de sa vie quotidienne et des derniers habitants qui y sont restés. Ceci ne signifie pas qu'il ne faut pas s'opposer à cette mauvaise pente, au contraire, nous n'avons plus que notre individualité, la conscience de mettre en jeu notre individualité, unie à celle des autres, pour « casser les couilles », afin que finisse cette politique d'invasion de la ville seulement pour des intérêts économiques importants, d'où les plus petits sont exclus. Nous devons nous opposer le plus possible avec notre conscience individuelle, il nous reste ceci et ça fait partie de nous, c'est l'arme qu'on a dans cette situation désormais sans issue.

- Cent-dix ans exactement se sont passés depuis que Filippo Tommaso Marinetti a écrit *Contre Venise passéiste* et son *Discours futuriste aux vénitiens*. C'était la fureur de la société des machines et de la force, des trams et des métros, contre la lenteur et la faiblesse d'une ville hébergée par une lagune fragile. Je suis allé le relire, certains passages sont étonnants, relus aujourd'hui : « Oh ! Ne vous défendez pas en accusant les conséquences du sirocco ! C'était bien ce vent torride et guerrier, qui gonflait les voiles des héros de Lépante ! Ce même vent africain accélérera d'un trait, dans un après-midi infernal, l'œuvre sourde des eaux corrosives qui minent votre ville vénérable. Oh ! Comme nous danserons, ce jour-là ! Oh ! comment nous applaudirons les lagunes, pour les inciter à la destruction ! »

- Marinetti, au moment où il écrivait ce manifeste... ça pouvait encore être une provocation, mais avec la sagesse du lendemain, on voit qu'il anticipait le désastre. Parce que Venise a un sens niché dans la lagune, dans la mer ; elle a toujours eu son histoire liée à la Méditerranée, à l'Adriatique comme cavité de la Méditerranée. À cause de ça, toute sa culture et son développement intellectuel est dans ses rapports avec l'orient ; le contraire aurait décrété son déclin. Donc le futurisme est une chose sympathique vue comme ça, mais si on le prend au sérieux... il vaut mieux le laisser perdre. Quand dans les années quatre-vingt, à l'époque de De Michelis, on parlait de « ville métropolitaine », ils voulaient faire passer au-dessous de la lagune un métro qui traversait le Canale della Giudecca jusqu'à Sant'Erasmus ! On a fait des batailles énormes contre cette vision de la ville. Sur le moment on a même gagné, dans un certain sens, si ce n'est qu'ensuite le même problème s'est re-présenté sous d'autres formes, par exemple avec les grands bateaux dans la lagune.

- Comment réponds-tu à ceux qui disent ou pensent que désormais Venise est une ville de murs vides, une Disneyland déshabillée, une ville morte, perdue ?

- Qu'il s'agit d'un regard superficiel, même si en partie il peut être vrai. En réalité à Venise se sont développées des luttes de communauté pour mettre en confrontation les gens avec les besoins sociaux réels. Par exemple l'occupation des maisons, l'occupation des centres sociaux. Ici à San Giacomo par exemple il y a deux ans on a occupé La Vida, et ça a été un moment de croissance, de confrontation et d'unité d'une communauté, qui s'est créée autour au Teatro la Vida Occupato, avec des activités de

discussion, de croissance commune, de prise de conscience vis-à-vis des problèmes. Donc oui, c'est une ville de murs, mais derrière les murs, dans les rues les plus cachées de la ville, il y a une communauté qui vit et a un cœur qui bat, on ne peut pas le cacher.

- Quand est-ce que tu as pris conscience que tu étais poète et quel a été ton parcours ?

- J'ai une image précise, réelle. Je suis en uniforme de l'armée à Rome, je fais mon service militaire, c'est le Premier mai et je suis assis sur un escalier du quartier africain. Je dessine des images sur le verso d'un livre. À ce moment-là j'ai pensé à écrire des poèmes, en opposition avec le fait d'être contraint de faire le militaire loin de chez moi, ce dont je n'avais absolument pas envie, et de me retrouver face à une ville, le Premier mai, en permission, loin des cortèges, dans une partie vide de la ville, en opposition avec le fait d'écrire sur un fil d'herbe qui poussait entre les pierres de ces gradins blancs sous le soleil de mai. Depuis ce moment-là j'ai toujours pris des notes, mais c'est seulement plus tard, vers la fin des années soixante-dix, que j'ai commencé à écrire avec plus d'assiduité. Je suis allé rencontrer Carlo Marcello Conti des éditions Campanotto, qui avait les archives de poésie visuelle les plus importantes d'Italie et au-delà. J'étais intéressé par cette idée d'une poésie qui va au-delà de la parole, la rencontre du signe avec la parole.

- Quelles ont été les collaborations qui t'ont le plus apporté ?

- Franco Beltrametti est un poète avec lequel j'ai eu un rapport très étroit d'amitié et je le considère comme un maître, le poète anglais Tom Raworth, Corrado Costa, Patrizia Vicinelli et tant d'autres, tous liés au Gruppo 63, à la poésie qui cherchait à aiguillonner la recherche poétique en Italie.

- Comme pourrais-tu définir ta poétique ?

- Ma poétique s'est développée progressivement, par paliers. J'ai commencé à écrire des choses liées à la poésie orientale, et au fur et à mesure après la mort de mes parents j'ai senti le besoin de retrouver ces moments de l'adolescence. Ma mère était campagnarde, de Martellago, et quand j'étais petit, j'allais toujours chez ma grand-mère. J'ai senti la nécessité d'aller au fond de ces années-là. Et j'ai écrit beaucoup sur ce monde relégué là dans la mémoire mais qui en même temps est le présent. Toute mon inspiration poétique, je la tire de ce coffre des souvenirs.

- Tu écris aussi bien en italien qu'en dialecte. Quelle différence ressens-tu ?

- Le dialecte est une langue que j'ai toujours parlée et que j'utilise naturellement, j'ai pensé d'abord en dialecte plutôt qu'en italien. À l'école primaire je ne parlais pas bien en italien, il est venu ensuite. Quand j'écris en dialecte la chose naît du son, d'un fond sonore que j'ai dans l'oreille, d'une cadence qui est celle, lente, de l'eau. Avec l'italien c'est différent, je pense plus à la syntaxe, à la construction de la langue, c'est quelque chose de plus technique.

- Poésie et politique selon toi ?

- Poésie et politique dans le sens où vie et poésie doivent marcher de pair, il n'y a pas de différence, pas une vallée entre les deux. Politique au sens propre du mot : mettre en pratique un art, une façon d'être et de vivre. Aujourd'hui les contradictions sont encore plus manifestes par rapport aux années soixante-dix,

parce que nous vivons dans un monde où les derniers sont abandonnés. Ceux qui viennent en Europe non tant pour travailler que par nécessité vitale, ils ont faim, ils fuient les dictatures, les guerres, ou le changement climatique... si tu ne vois pas ces choses dans une optique de contradiction entre capital et classes exploitées, tu n'arrives pas à les résoudre, puisque le capitalisme et le libéralisme cherchent à tout exploiter au maximum. L'écriture, la poésie, je pense qu'en soi ça devrait être une chose politique, qui s'insère dans la vie de tous les jours. La poésie ne crée pas de profit, donc tout le monde s'en fiche. Le fait de l'écrire est un engagement personnel qui se situe en dehors de la logique économique et du gain. On écrit de la poésie parce qu'on se sent appelés à écrire de la poésie, pour moi c'est ainsi. La poésie est ouverte à la vie, du moment que tu la vis et la donnes aux autres puisqu'ils la vivent en tant que telle. Moi j'aime la vivre ensemble, avec les copains et avec la communauté avec laquelle je vis, qui lutte afin que la ville reste celle de tous les derniers qui y restent. Je t'en lis une, elle s'appelle Désastre, je l'ai écrite l'autre nuit pendant l'acqua granda :

Désastre

*Décimés comme les hérissons aux bords d'une chaussée
nous connaissons la peur de mettre la tête dehors dans le désastre
nous sommes les bottes d'herbe qui pourrissent dans la pluie
- pas une chose simple, se dégager du malaise.
Les liquides perçus comme déclenchés par la lune
allumée par le gardien du parc de jeux désaffecté
qui se font marée et emportent.
Une chose plus que sérieuse, des feux s'animaient vers la mer.
Une myriade de complications impossibles à contrôler
si enfermés dans les maisons.
Puis le coffre des souvenirs aperçu déjà entre les bras du courant
flottant solitaire dans la boue du silence et du tourment.
Le choucas de la nuit n'avait pas de gouttière où aller
- seul rivage le geste ancien sans fin.
Et la route à deviner.*

Alessandro BRESOLIN

Albert Camus, au nom de la liberté

par Raymond Krakovitch

La liberté est le fil qui parcourt la vie de Camus depuis la jeunesse à Alger jusqu'au prix Nobel de 1957 et à la rédaction inachevée du *Premier homme*, manuscrit trouvé lors de son décès accidentel le 4 janvier 1960.

Dès l'introduction on est saisi par la beauté lumineuse du texte de Duclert, qui ne pouvait naître que sous une plume amoureuse de Camus : « *La disparition d'Albert Camus au seuil d'un monde nouveau fit de sa postérité un temps orphelin qui dure toujours* ». Il fallait « *se rapprocher de l'écrivain et du poète en même temps que du philosophe et de l'historien pour imaginer les pays de Camus à travers des éclats de beauté et des fragments de vérité* ».

Archives inédites

La liaison entre la liberté, la vérité, la justice et le courage est remarquablement approfondie. Elle est fondée sur la découverte d'archives inédites, sur la relecture des ses écrits publiés, mais aussi sur ses *Carnets* et sur des correspondances multiples. Camus écrivait beaucoup à ses proches et ses lettres ont été progressivement retrouvées, des décennies après sa mort, toutes d'un style lyrique et concis à la fois.

L'ouvrage ne se veut pas une biographie, d'autres s'y sont attelés avec talent, mais les parcours de l'écrivain sont tout de même retracés avec les difficultés nées de l'intransigeance d'un homme qui ne cédait rien dans son analysé de l'époque. Son refus du totalitarisme soviétique qui l'oppose en particulier à Sartre est évidemment au cœur du combat d'un homme déchiré par ce qu'il constatait, en France et dans le monde, monde qu'il tenait d'améliorer par ses témoignages.

L'importance des lieux

L'importance que Camus attachait à ses lieux de vie est rendue de façon saisissante dans un chapitre spécifique. On visite le Chambon, habité malade pendant la guerre, l'Espagne, seulement rêvée car évitée en raison de Franco, Oran, cadre de *La Peste*, Alger, ville de son enfance et de sa jeunesse mais où il ne put vivre ensuite, déchiré par la pensée de sa mère qui n'en partit que rarement. Mais c'est Lourmarin, dans cette Provence aimée, avec René Char, depuis l'après-guerre, qui fut son lieu définitif, hélas habité seulement un an puisque acquis à la fin de 1958.

Le soleil était nécessaire à Camus, ce qui explique qu'il ne vint à Paris que le temps nécessaire à son action journalistique à *Combat*, quelques années seulement après la Libération et pour ses contrats avec son éditeur Gallimard.

On suit intensément les relations de sa pensée avec celle de Raymond Aron, en dépit du positionnement réputé droitier de ce dernier. Les références à Proust sont également prenantes et dominent les conclusions de l'ouvrage. Il faut également lire les innombrables hommages rendus lors du décès : « *Albert Camus ne se laissait pas indifférent de son vivant. Mort, il fut plus présent encore.* » Un homme « *aussi singulier et inclassable* » ne pouvait pas être effacé. Le temps l'a rendu toujours plus actuel. Son œuvre et ses combats, sa « *lucidité sur le tragique de l'histoire et du monde* », demeureront éternellement.

Vincent Duclert a écrit de magnifiques pages sur cet homme à qui il rend l'amour que Camus portait aux autres et qui continuera à vivre dans le souvenir, hélas de plus en plus rare, de ceux qui l'ont connu, mais aussi dans celui de ceux que ses écrits continuent à inspirer.

Raymond Krakovitch,
Extrait de L'OURS n° 498 mai 2020 avec leur aimable autorisation pour les RMAC
<https://www.lours.org/camus-au-nom-de-la-liberte-par-raymond-krakovitch/>

Albert Camus et « La peste » au temps du Corona

par Lou Marin

Un souvenir littéraire du sauvetage des Juifs pendant la Résistance et son interprétation créatrice par Luis et Lucía Puenzo en Amérique latine

« Que tu sois de l'Est ou de l'Ouest – A bas la peste nazie ! ». N'importe quelle personne liée aux mouvements antifascistes connaît ce slogan scandé lors de nombreuses manifestations aux pays germanophones. Albert Camus, l'écrivain français libertaire et anarcho-syndicaliste (1) a lui aussi comparé le national-socialisme à une épidémie de peste dans son roman *La peste* (1947). Ce livre nous parle tout particulièrement en ce moment pendant la période du corona. Mais ce que beaucoup ignorent, c'est qu'il a ainsi décrit le sauvetage d'un très grand nombre de gens d'origine juive à l'époque de la résistance en France de 1941 à 1944. Cette action appartient à l'une des plus importants actes de la résistance civile pendant la deuxième guerre mondiale. (la rédaction de Graswurzelrevolution)

C'est « le » roman de la crise du corona. La *Börsenblatt* (Bulletin de la Librairie), journal des libraires allemands titre : « Tout le monde veut lire *La peste* de Camus ». En Italie, le roman était totalement épuisé, avant même la cessation de toutes les activités. Thea Dorn, la critique littéraire, en recommandait la lecture dans l'émission télé allemande « Le quatuor littéraire ». Certes, Camus décrit ici de façon manifeste une épidémie mortelle. Il s'agit de toute une ville en situation de quarantaine. La question est de savoir comment la population, après avoir été paralysée au début de la quarantaine, s'organise en « groupes de volontaires » et comment elle peut se révéler victorieuse dans une résistance intérieure et extérieure à « la peste ». Beaucoup de pages dans le roman peuvent être lus gardant en tête à l'arrière-plan la pandémie actuelle. Ce que nous avons vécu en termes de confinement ou en termes de distance sanitaire ressemble à notre époque de crise du corona aux prémonitions du roman décrivant la quarantaine.

Pourtant, Camus utilisait cette description du cours de la peste seulement comme un symbole exemplaire. Pour lui, il s'agissait là d'une comparaison politique. La peste symbolisait pour lui de façon historique et concrète l'Occupation de la France par les Nazis de 1940 à 1944. Mais la peste était aussi pour lui un coup d'alerte pour prémunir de toutes les autres formes de dictatures, nouvelles et différentes, qui pouvaient survenir après la Libération. Le roman est paru en 1947 et il renvoyait d'abord aux calamités passées de l'époque de l'occupation nazie. Mais le roman pouvait aussi être transféré pour décrire les dictatures néofascistes futures. C'est d'ailleurs ce que le metteur en scène Luis Puenzo, né en 1946, a réalisé dans son film génial *La peste*, tourné en 1992 (2) et inspiré du roman. Cette traduction de *La peste* dénonce aussi, dans un autre contexte politique et social d'Amérique latine, les dictatures du Chili et d'Argentine comme une peste. C'est alors en restant fidèle aux intentions de Camus que ces nouvelles pestes sont l'objet critique de son film.

Les protagonistes qui ont permis de sauver des Juifs : la réalité historique et le roman

Camus a écrit la première version de son roman pendant l'Occupation par les nazis, de mars 1942 à l'automne 1943 dans le Massif Central, près de la petite ville de Chambon-sur-Lignon, avant qu'il n'aille à Paris pour le réseau de résistance « Combat ». Camus dirigeait aussi le journal interdit qui circulait sous le manteau portant le même nom « Combat ». A cette époque, Camus avait atterri à Chambon pour soigner sa tuberculose. C'est ce qui lui a permis de vivre l'expérience immédiate du plus grand sauvetage des Juifs de la résistance française. Les 5 000 habitants environ de cette petite ville étaient principalement de protestants, comme ceux des villages et des fermes des alentours. Sur ce plateau situé à environ 1 000 mètres d'altitude environ 4 000 ou 5 000 Juifs et Juives qui fuyaient la persécution nazie furent sauvés entre 1941 et 1944. Il s'agissait principalement d'enfants juifs qui ont été mis en sécurité dans ces villages.

Ils avaient été cachés, changeant souvent de lieu d'habitation, de ferme en ferme lorsque des expéditions des nazis venant de la vallée du Rhône et de Lyon s'approchaient pour fouiller la région. Ces réfugiés ont aussi été conduits à travers les montagnes sur de petits chemins qui les menaient jusqu'en Suisse. Entre temps, les enfants pouvaient fréquenter différentes écoles au Chambon même.

Le roman décalque ce sauvetage des Juifs de façon symbolique. On peut le démontrer en analysant le texte de façon littéraire. Camus a en effet donné aux protagonistes de son roman des noms qui n'étaient que très légèrement modifiés par rapport aux personnes qui ont été effectivement actives dans le réseau de résistance qui sauvait les Juifs. Camus était d'ailleurs en contact avec eux. Ainsi, le personnage principal du roman s'appelle le docteur Rieux. C'est un médecin de profession et c'est pourquoi il est déjà par-là quelqu'un qui combat activement la peste. De la même manière, des médecins jouèrent aussi un rôle important au Chambon dans le véritable sauvetage des Juifs. Parmi eux, on en trouve un qui s'appelait Rioux. Le deuxième personnage principal, Tarrou, appartient à l'équipe de volontaires qui soutient activement le médecin et travaille à ses côtés. Camus lui confère le caractère idéaliste et les traits de caractère de l'organisateur protestant du sauvetage des Juifs dans la petite ville qui se nommait le pasteur Trocmé. Dans le roman, le prêtre de la ville qui s'appelle Paneloux fait d'abord des sermons dans lesquels il considère l'épidémie comme une punition des pécheurs par Dieu. Mais il évolue et alors qu'il semblait avoir d'abord un cœur endurci, il se transforme et finit par rejoindre plus tard l'équipe des volontaires. Camus vivait quant à lui dans une ferme-auberge du nom de « Le Panelier ». Ce hameau se situe à trois kilomètres du Chambon. Un simple valet de ferme nommé Grand travaillait dans cette métairie. Camus donne ce nom à un personnage du roman. Avec sa volonté optimiste et utopiste de chercher la beauté à travers la littérature, Camus le fait échapper et survivre à la peste. En outre, le Grand du roman travaille au bureau des statistiques et après un moment d'incertitude avant de savoir combien de temps durerait l'épidémie, il encourage l'espoir lorsqu'il annonce pour la première fois une baisse du nombre de cas de personnes infectées. (3)

Tarrou/Trocmé – un modèle de résistance non-violente

Dans l'une des scènes principales du roman, Rieux et Tarrou prennent une pause au milieu des soins et font une promenade le long du mole du port de la ville. Ils peuvent oublier un court instant la triste réalité des mourants avec laquelle ils sont confrontés dans leur quotidien. C'est là que Tarrou raconte à Rieux ce qui était le destin de son propre père, procureur de la République en profession. C'est lui qui demandait les condamnations à mort. En même temps, le père de Tarrou était un bureaucrate pédant qui connaissait par cœur toutes les heures de départ et d'arrivée des trains du réseau. C'est ainsi qu'en lisant le roman, on fait inconsciemment le rapprochement entre l'organisation bureaucratique de transport par chemin de fer et la déportation en masse dans les camps de concentration nazies des personnes juives :

« Le grand indicateur Chaix était son livre de chevet (...), il était à même de vous dire exactement les heures de départ et d'arrivée du Paris-Berlin, les combinaisons d'horaires qu'il fallait faire pour aller de Lyon à Varsovie, le kilométrage exact entre les villes de votre choix. (...) Cela m'amusait beaucoup et je le questionnais souvent, ravi de vérifier ses réponses dans le Chaix et de reconnaître qu'il ne s'était pas trompé. (...) Quand j'ai eu dix-sept ans, mon père m'a invité à aller l'écouter. Il s'agissait d'une affaire importante en cours d'assises, et, certainement, il avait pensé qu'il apparaîtrait sous son meilleur jour. (...) Je n'ai pourtant gardé de ce jour qu'une seule image, celle de l'inculpé. (...) Je ne me réveillai vraiment qu'avec le réquisitoire de mon père. Transformé par sa robe rouge, ni bonhomme, ni affectueux, sa bouche grouillait de phrases immenses, qui, sans arrêt, en sortaient comme des serpents. Et je compris qu'il demandait la mort de cet homme au nom de la société et qu'il demandait même qu'on lui coupât le cou : « Cette tête doit tomber. » (...) A partir de ce jour, je ne pus regarder l'indicateur Chaix qu'avec un dégoût abominable. (...) Mon père avait dû plusieurs fois assister à l'assassinat, et c'était justement les jours où il devait se lever très tôt. Oui, il remontait son réveil dans ces cas-là. (...) Mais j'avais le cœur malade. Un soir, mon père demanda son réveil parce qu'il devait se lever tôt. Je ne dormis pas de la nuit. Le lendemain, quand il revint, j'étais parti. » (4)

C'est dans cette scène que l'on voit comment Camus anticipe sur la lutte qu'il fera toute sa vie pour l'abolition de la peine de mort.

Selon le chercheur spécialiste de Camus, Patrick Bernard Henry (5), Tarrou est le protagoniste qui représente la résistance civile non-violente contre le national-socialisme. Il agit de façon aussi idéaliste que la personne réelle d'André Trocmé. Le médecin Rieux qui fait ce qu'il doit faire en fonction même de son métier est, selon Henry, le protagoniste qui représente la résistance armée. Ainsi, selon l'interprétation de Henry, Camus confronte, avec ses deux protagonistes principaux, un représentant de la résistance armée et un représentant de la résistance non-violente. Pourtant, malgré la différence de leurs caractères l'un étant idéaliste (Tarrou) et l'autre étant plus matérialiste (Rieux), ils travaillent solidairement ensemble. C'est aussi ce qui s'est passé historiquement au Chambon. Le groupe de résistance armée qui était dirigé par Pierre Fayol s'est mis d'accord avec le pasteur Trocmé. Et c'est en bonne entente qu'ils ont décidé ensemble de ne pas mener d'actions armées dans cette région. Il s'agissait de ne pas mettre en danger les actions de sauvetage des juifs en attirant de façon inutile l'attention des troupes nazies stationnées dans la vallée sur ce qu'il se passait sur le plateau. Dans la lutte contre l'occupation nazie, Camus pensait que les deux formes de luttes avaient la même importance et qu'elles se complétaient mutuellement l'une et l'autre. C'est seulement après 1945 et après la Libération que Camus changea petit à petit sa position. Il donna alors de plus en plus d'importance à la lutte non-violente. Dans son livre *L'homme révolté* par exemple, sa conception de la révolte dénote cette attitude non-violente tout comme dans sa critique des actions terroristes armées contre la population française par le Front de Libération National (FLN) dans la guerre anticoloniale de l'Algérie des années 1950.

Luis et Lucia Puenzo : la transposition de la terreur dans la réception de *La peste* en Amérique latine

Depuis longtemps, des artistes engagés ont transposé le thème de *La peste* et les thèmes qui y sont traités. Ce thème littéraire mondial a été mis en scène de façon variée et transposé aussi dans d'autres régions du monde au contexte politique différent de façon très créatrice. Je voudrais choisir deux artistes critiques parmi les nombreux artistes qui ont développé la symbolique de *La peste*. Ces deux artistes contemporains ont travaillé ce thème à partir de l'image du stade et de l'ambivalence du métier de médecin.

Dans le roman de Camus, c'est dans un stade de la ville que les malades les plus atteints sont transférés au moment le plus aigu de la phase de la maladie pour y être mis sous quarantaine de façon plus stricte. Tarrou visite un jour le stade en compagnie du joueur de football Gonzales – ce qui fait évidemment penser à la fonction originelle du stade. Désormais, Tarrou peut constater comment les malades enfermés y sont répartis dans les tribunes. Il y a même un « gardien du camp ». Les interprètes sont unanimes pour voir dans ce passage une allusion aux rafles de juifs poursuivis par les nazis et notamment à leur rassemblement au stade de Vel-d'hiv en juillet 1942. C'est là que 13 000 personnes juives ont été gardées prisonnières et ensuite déportées dans les trains de la mort vers Auschwitz. Dans son film qui transpose *La peste*, Luis Puenzo transfère les événements en Amérique latine et utilise cette symbolique pour évoquer le stade de foot qui perd alors toute sa fonction première. C'est au stade de Santiago du Chili que les opposants et les opposantes au régime ont été parqués pendant le putsch de Pinochet en 1973.

***La peste* et le corona : le médecin comme héros ?**

Les médecins et les doctresses tout comme le personnel soignant ont été applaudis à 20 heures sur les balcons pendant toute la période du confinement à cause du corona. Ils ont été fêtés comme « les héros et héroïnes modernes ». Camus décrit lui aussi le docteur Rieux dans le roman comme un héros tranquille. C'est lui qui donne l'alarme au début face à des autorités hésitantes. On pense alors immédiatement au docteur Li Wenliang qui a lui aussi alerté très tôt les autorités sur le danger du corona. Mais il a été poursuivi pour cela par la police et on a fait passer pour une rumeur les informations qu'il avait transmises. C'est ce temps perdu qui a coûté la vie à des centaines de personnes en Chine. C'est aussi Rieux qui fait ce que tout docteur doit faire dans une situation sans issue : sauver des vies. Sauver des vies humaines à

présent au lieu de les sacrifier dans le but de faire advenir plus rapidement un avenir socialiste - ce thème existe déjà ici chez Camus qui le travaillera et l'approfondira dans le cadre de son argumentation contre la philosophie de l'histoire de Sartre et du marxisme autoritaire.

Pourtant, le Rieux dans le roman de Camus n'est pas mis face au choix de faire un tri, ce qui serait le pire des scénarios possibles pour les médecins et les doctresses en cas de nécessité si les capacités des hôpitaux étaient dépassées. La charge de sélectionner devrait alors leur incomber. Ainsi, il nous est aujourd'hui rappelé que les docteurs et doctresses ne sont pas simplement des combattants contre la mort comme chez Camus. Les discussions juridiques les montrent aussi comme celles et ceux qui sont les maîtres de la vie humaine à travers leur pouvoir potentiel de sélection. Et c'est alors que nos héros deviennent subitement et dangereusement proches d'une toute autre sphère idéologique, qui concerne le choix eugéniste. Qui a encore le droit de vivre et qui n'en pas le droit ?

Le médecin est présenté par Camus comme pour sauveur des êtres humains, mais c'est peut-être la seule critique que je ferais à Camus dans son roman, que ce rôle n'est pas assez mis en question. La réception de Camus en Amérique latine développe pourtant aussi la transposition de la terreur à partir de cette profession. C'est la fille de Luis Puenzo, l'écrivaine et réalisatrice Lucía Puenzo, née en 1976, qui a décrit de façon artistique l'ambivalence terrible du métier de médecin. Elle a elle-même réalisé un film en 2012 à partir de son roman Wakolda (6). Le personnage principal est Lilith restée petite de taille malgré ses 12 ans. Elle est la fille d'une famille argentine à laquelle un immigrant allemand qui est médecin propose de faire des expérimentations étranges. Ses expérimentations auraient pour but de compenser les problèmes de croissance de Lilith. Il devient rapidement clair qu'il s'agit là du Dr. Josef Mengele, le médecin allemand d'Auschwitz qui s'enfuyait après la Libération pour se cacher en Argentine. Josef Mengele a été le responsable de la sélection et des expérimentations sur les êtres humains à Auschwitz. Lucía Puenzo travaille ainsi la part d'ombre du métier de médecin que Camus avait négligée dans son roman. Le médecin joue ici le rôle de celui qui veut avoir pour lui le pouvoir de vie et de mort en se mettant volontairement au service des pires idéologies et des régimes autoritaires et fascistes. Espérons que les héros et héroïnes qui sont aujourd'hui fêtés sans aucune critique et de manière un peu insouciant ne voient pas leur succès leur monter à la tête au point de devenir les maîtres de la vie et de la mort dans notre système de santé. Espérons qu'ils ne suivent pas la voie de Josef Mengele et qu'ils resteront fidèles au serment d'Hippocrate et au modèle emblématique du personnage de Rieux dans le roman de Camus.

Article de Lou Marin publié dans la revue Graswurzelrevolution de langue allemande, no. 450, mai 2020, pp. 10-11, traduit par Sylvie Ranc-Puech

1. Pour comprendre pourquoi l'on peut présenter Camus comme anarcho-syndicaliste, on peut s'appuyer sur Johann Bauer : « Albert Camus anarcho-syndicaliste » (en allemand), dans la revue Grawurzelrevolution, numéro 384, décembre 2013.
2. Luis Puenzo : « La peste », film avec William Hurt et Sandrine Bonnaire, Argentine- France- Grande-Bretagne, 1992.
3. Lou Marin : « Camus et la non-violence. La peste et le sauvetage des juifs au Chambon-sur-Lignon », dans Les Rencontres méditerranéennes Albert Camus : « de l'ombre vers le soleil. Albert Camus face la violence », Editions des Offray, La Roque-Alric, 2019, p. 127-145.
4. Albert Camus : La peste, Éditions Folio-Gallimard, 1947, pp. 222-225.
5. Patrick Gérard Henry : La montagne des justes, éditions Privat, Toulouse, 2010, p. 17 et 154.
6. Lucía Puenzo : Wakolda, Stock, 2010.

Camus, des pays de liberté

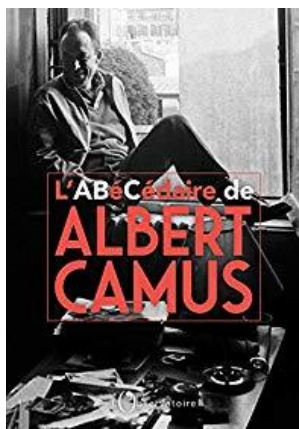
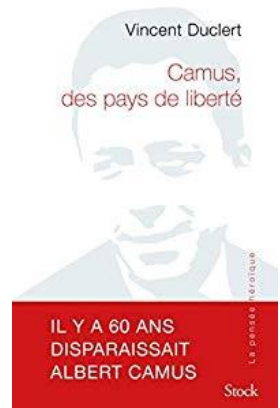
Vincent Duclert, Stock 2020.

Depuis sa disparition accidentelle le 4 janvier 1960, Albert Camus hante les consciences par sa figure absente, touche ses lecteurs par la beauté de son écriture, et rend les sociétés nostalgiques de la liberté pour laquelle il s'était inlassablement battu. De telles qualités, littéraires autant que politiques, s'unissent dans son œuvre inachevée et sa vie brève.

Cette unité est restée souvent méconnue. Il était temps de retrouver Albert Camus dans la pensée héroïque qui fut la sienne et son écriture du monde où demeurent, comme des étoiles dans la nuit, des pays de liberté et de justice. Fondée sur des sources inédites, éclairée par l'étude de sa postérité, cette biographie restitue l'humanité d'un écrivain souvent seul et d'un intellectuel longtemps rejeté, prêt aux combats les plus essentiels. Un éclairage précieux sur la vie et l'œuvre d'Albert Camus.

Historien des sociétés démocratiques contemporaines, biographe du capitaine Dreyfus et de Jean Jaurès, Vincent Duclert a dirigé le centre Raymond Aron (Ehess-Cnrs). Spécialisé dans l'étude des génocides et des crimes de masse, il poursuit ses recherches sur l'histoire des engagements intellectuels, culturels et civiques.

Michèle Stubbe-Robinet



L'ABÉCÉDAIRE de Albert Camus,

Marilyn Maeso, L'Observatoire 2020.

Marilyn Maeso, enseignante en philosophie, nous livre cet abécédaire composé de 238 extraits, déclinés par ordre alphabétique, de Abbas Ferhat à Yin et Yang, empruntés à ses romans, carnets, essais, conférences, articles journalistiques (*Alger républicain, Combat...*), correspondances multiples (Char, Casarès, Malraux...) , archives radiophoniques et audiovisuelles, offrant un grand angle sur l'œuvre, les engagements, les révoltes, les tensions intellectuelles et existentielles, les quêtes , les doutes de Camus, tout au long de son chemin de vie.

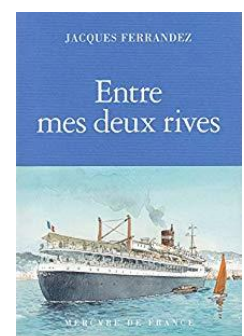
Un riche panorama permettant de mieux comprendre, de mieux restituer sa pensée.

Justine

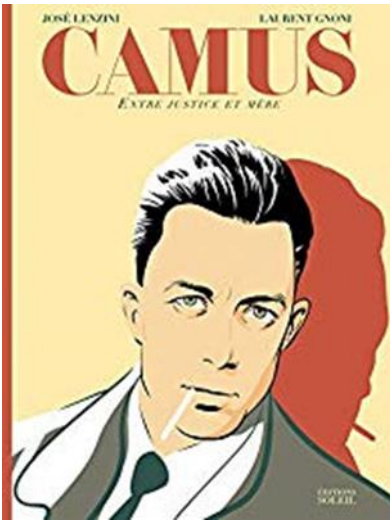
Entre mes deux rives,

Jacques Ferrandez, Mercure de France 2017.

Le travail d'adaptation du *Premier Homme* en bandes dessinées a donné à Jacques Ferrandez l'envie, le besoin impérieux de raconter la saga de sa famille pieds-noirs, d'évoquer son enfance, bercée par la Méditerranée, son travail, ses voyages, de trouver, de retrouver en compagnie de Camus, de ce *Premier Homme* qui dévoile beaucoup du jeune Albert, tout ce qui le relie, l'attache inexorablement à cette terre africaine où il naquit. C'est écrit avec émotion, vérité, et c'est délicieusement illustré.



Nicole Bernard



Camus Entre Justice et Mère,

José Lenzini - Laurent Gnoni, Soleil 2013.

Une réédition, un bel hommage, pour commémorer les 60 ans de la disparition d'Albert Camus. « *Le 4 janvier 1960, à 47 ans, Camus sortait de sa vie pour entrer dans l'éternité littéraire* » Cet album est issu d'une collaboration réussie entre José Lenzini, né lui aussi en Algérie, spécialiste d'Albert Camus et de Laurent Gnoni.

Le livre évoque avec émotion l'enfance du jeune Albert dans le quartier populaire de Belcourt, sa carrière d'écrivain, ses multiples engagements, la remise du prix Nobel, l'accident fatal ... Une légère erreur, un peu humoristique à la page 85 qui évoque le second mariage de Camus avec Francine Faure, la belle oranaise. Les époux ont revêtu le costume traditionnel des mariés : longue robe virginale, voile aérien pour Francine, costume trois pièces pour Camus. Une représentation bien loin de la réalité de ce mariage célébré en toute intimité à Lyon en décembre 1940. Que tient Camus dans ses mains ? On croit deviner qu'il ouvre un paquet de cigarettes, des disques bleus, bien sûr ! Et là, tout redevient réaliste !

Michèle Stubbe-Robinet

Albert Camus, Du refus au consentement

Jean-François Mattéi, Presses Universitaires De France 2011.

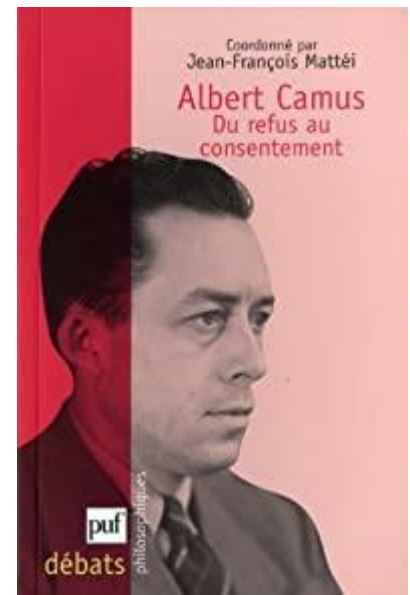
Lorsque l'on se trouve assailli par une question épineuse ou délicate relative à notre condition humaine, souvent la lecture des considérations du grand Nobel Albert Camus nous aide à y voir plus clair.

Dans un avant-propos, à la page 9, le professeur émérite de l'université de Nice-Sophia Antipolis, Jean-François Mattéi (1941-2014) note : "*On a vu en lui un philosophe de second plan, alors que c'était un penseur de haut rang*". C'est vrai qu'on lui a collé l'étiquette d'existentialiste, "*alors qu'il était aux antipodes de Sartre*".

L'analyse faite par Jean-François Mattéi de *L'Etranger* d'Albert Camus, en particulier en ce qui concerne les sentiments de consentement et de refus, relève de la révélation, qui, honnêtement, m'oblige à relire ce chef-d'œuvre. Il est vrai que je n'avais que tout juste dix-neuf ans lorsque je l'ai lu et manifestement je suis loin d'avoir saisi toutes les finesses et richesses de cet ouvrage important. Au programme donc : relecture de *L'Etranger* et ensuite relecture des commentaires de Mattéi.

Cet ouvrage relatif à Albert Camus par quatre experts et coordonné par Jean-François Mattéi, est une œuvre de très haut niveau, qui suppose une assez bonne connaissance de ce géant de la littérature française.

*Jean-Pierre Parmentier
La Panne (Belgique)*



Albert Camus et l'Inde

Sharad Chandra, Indigènes Editions, 2008.

Qu'aurait pensé Albert Camus de la période que nous venons de vivre ? Et de celle non moins violente que nous allons devoir affronter ?

Un thanka, une de ces icônes indiennes, cette peinture que Catherine Camus a toujours vue, accrochée sur un mur du salon de la maison de Lourmarin, a-t-elle apaisé en son temps les angoisses de l'écrivain ?

Cette Tara verte, une énergie féminine capable de protéger les êtres de la souffrance et du mal en général, en page de couverture du livre Albert Camus et l'Inde, peut-être l'ai recherchée dans ma bibliothèque. Dans ces moments si particuliers, j'ai eu envie en effet de relire ce livre de Sharad Chandra, traductrice de l'écrivain français :



« En 1948, Camus écrivait que ce qui manque au monde moderne, c'est la nature, la mer, les collines, la méditation à l'heure du crépuscule. Il déplorait que les hommes aient installé des distances entre eux et l'univers. Il leur reprochait de mener des vies de prisonniers, dans leurs citadelles, au sein de leur monde d'hommes. Il les plaignait de ne plus éprouver de nostalgie pour cet autre monde, leur vraie patrie. Celle qui se devine dans la splendeur d'un ciel empli d'étoiles ou dans le scintillement du soleil sur la mer. Oui, disait-il, les hommes ont perdu le contact avec l'infini, et se sont repliés dans le cocon de leur vie matérialiste. »

Et en Inde, pays si durement frappé, comment l'auteure traverse-t-elle ces heures sombres ?

Alberte Astaud

**Les Rencontres Méditerranéennes Albert Camus
seront heureuses de publier dans leur prochain *Echo des Rencontres* n°19,
ressentis, émotions, et critiques de vos lectures, ainsi que vos articles.
(à envoyer avant le 15 novembre 2020)**

Edité par les Rencontres Méditerranéennes Albert Camus
Mairie de Lourmarin – 84160 Lourmarin
contact@rencontres-camus.com – www.rencontres-camus.com
Association loi 1901 d'intérêt général
Conception : C.Moirenc, M.Stubbe-Robinet & F.Bouscarle





RENCONTRES MÉDITERRANÉENNES ALBERT CAMUS

Les RENCONTRES MEDITERRANEENNES ALBERT CAMUS

ce sont 36 années d'activités et une centaine d'adhérents locaux, régionaux, nationaux et internationaux.

Au travers des « Journées d'Octobre », des expositions, d'interventions en milieu scolaire et universitaire, de publications, de manifestations diverses : projections de films, spectacles de théâtre, lectures, débats, colloques et conférences... nous avons pour buts de

Promouvoir une meilleure connaissance de l'œuvre d'Albert Camus, de sa pensée et de son action,

Evoquer la présence d'Albert Camus,

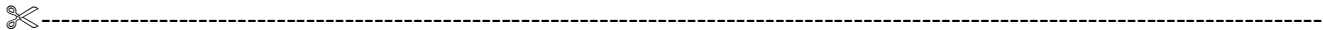
Informer le jeune public,

Faire connaître les contributions de Camus au patrimoine lourmarinois, local, national et international, ainsi qu'à la culture méditerranéenne.

Les Rencontres Méditerranéennes Albert Camus sont reconnues d'intérêt général.

Nos manifestations sont possibles principalement grâce aux subventions publiques de la commune de Lourmarin, du département de Vaucluse et de la région PACA, mais aussi grâce à vos adhésions.

Merci de votre soutien fidèle.



Bulletin d'adhésion pour l'année 2020

à renvoyer par courrier ou courriel à tresorier@rencontres-camus.com

NOM :

PRENOM :

Adresse complète :

.....

Téléphone :

Profession :

Courriel :@.....

Adhésion* en qualité de membre :

10€ (Etudiant)

40€ (Couple)

50€ (Institution)

25€ (Individuel)

..... € (> 50€ Bienfaiteur)

Mode de règlement :

Espèces

Chèque à l'ordre de RMAC à retourner par courrier

Virement bancaire (merci de nous contacter par courriel avant)

Carte Bancaire via Paypal : <http://www.rencontres-camus.com/association>

Date et signature :

*L'adhésion ouvre droit à une réduction d'impôt, ainsi un reçu fiscal vous sera envoyé préalablement à votre prochaine déclaration d'impôt en 2021.

F. BOUSCARLE, Trésorier

Rencontres Méditerranéennes Albert Camus
Mairie de Lourmarin – 84160 Lourmarin
contact@rencontres-camus.com – www.rencontres-camus.com



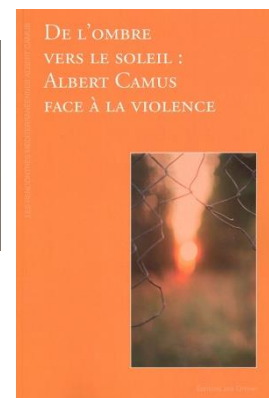
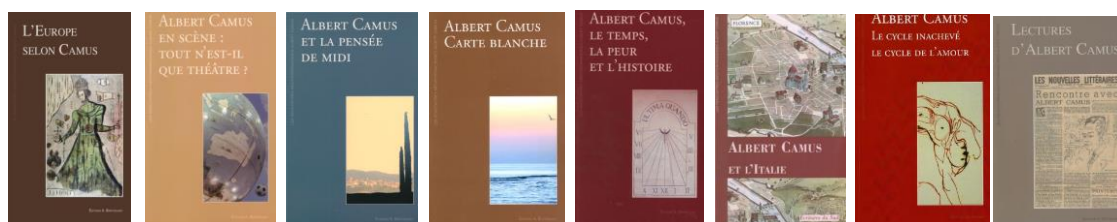
RENCONTRES MÉDITERRANÉENNES ALBERT CAMUS

PUBLICATIONS DISPONIBLES AUX RENCONTRES

| | Prix unitaire | Quantité | Total |
|---|--|----------|----------|
| <i>L'Europe selon Camus</i> , Editions A.Barthélémy, 2011. | 15 € | | |
| <i>Albert Camus, le temps, la peur et l'histoire</i> , Editions A.Barthélémy, 2013. | 15 € | | |
| <i>Albert Camus en scène : Tout n'est-il que théâtre ?</i> , Ed A.Barthélémy, 2012. | 15 € | | |
| <i>Albert Camus et l'Italie</i> , Ecritures du Sud, 2006. | 16 € | | |
| <i>Albert Camus et la pensée de Midi</i> , Editions A.Barthélémy, 2016. | 15 € | | |
| <i>Lectures d'Albert Camus</i> , Editions A.Barthélémy, 2010. | 12 € | | |
| <i>Albert Camus : Carte blanche</i> , Editions A.Barthélémy, 2017. | 15 € | | |
| <i>Albert Camus : le cycle inachevé, le cycle de l'amour</i> , Editions des Offray, 2018. (<50 exemplaires) | 15 € | | |
| <i>De l'ombre vers le Soleil, Albert Camus face à la violence</i> , Editions des Offray, 2019 – tirage limité | 15 € | | |
| Adresse d'envoi : NOM Prénom : Adresse : CP : Ville : | SOUS-TOTAL | | |
| | <i>Frais de Port*</i> <small>*10,40€ si hors France</small> | | + 3,80 € |
| | TOTAL | | |

Bon de commande à retourner à l'adresse suivante :
Mairie de Lourmarin – 84160 LOURMARIN

Paielement : - Chèque à l'ordre de : **RMAC**
 - Virement bancaire (nous contacter)



Rencontres Méditerranéennes Albert Camus
Mairie de Lourmarin – 84160 Lourmarin
 Courriel : contact@rencontres-camus.com – www.rencontres-camus.com
 Association loi 1901 reconnue d'intérêt général